

Homélie pour la fête de Noël – jeudi 24/12/2020 – (la veille au soir) Pern, Castelnau-Montratier « Car il s'est donné pour nous afin de nous racheter de toutes nos fautes, et de nous purifier pour faire de nous son peuple, un peuple ardent à faire le bien. » (Tite 2,14)

Isaïe 9,1-6 – Tite 2,11-14 – Luc 2,11-14

Nous venons de lire ce récit de la Nativité : chaque année ces versets de l'Évangile selon saint Luc reviennent à notre écoute... Et nous les connaissons bien ! Trop bien peut-être, à tel point que **nous en avons fait de fil en aiguille la « merveilleuse histoire de Noël »**. Y a – t – il quelque chose qui peut encore nous surprendre dans ce texte – comme dans celui de l'Annonciation, d'ailleurs, que nous avons lu pour le 4^{ème} dimanche de l'Avent – sinon la banalité, la simplicité de cet événement... Du moins, en apparence.

Les parents du nouveau-né ne se distinguent en rien des autres habitants de Judée ou de Galilée : Luc nous raconte que, **comme tous les autres habitants de la région, Joseph et Marie sont sur les routes pour respecter l'injonction officielle qui leur demande d'aller se faire recenser**. Quant à la naissance de l'Enfant, elle ne se distingue en rien non plus des autres naissances : c'est la simple naissance d'un enfant, une naissance ordinaire qui n'a suscité aucun accueil spécial.

Même si dans le contexte oriental il ne faut pas donner aux circonstances de cette naissance une connotation dramatique, **il n'en demeure pas moins que cette naissance est d'une grande banalité et c'est une simple mangeoire qui va servir de berceau à l'Enfant**. Aucun personnage officiel n'a été informé de cette naissance, ni l'empereur Auguste, ni le gouverneur Quirinius, mais aujourd'hui seuls les historiens et les spécialistes se penchent encore sur ces deux personnages, alors que le nom de Jésus est connu de tous.

Ceux qui sont conviés à cette naissance, ce ne sont pas des personnages officiels, mais des bergers anonymes qui vivent dehors et passent la nuit dans les champs pour garder leurs troupeaux, **ces bergers qui, dans le contexte de l'époque, étaient une population méprisée et marginale dans la mesure où leur activité les empêchait d'avoir une vie religieuse régulière**. Le Talmud de Babylone n'hésite pas à les ranger en compagnie des collecteurs d'impôts et des publicains, c'est-à-dire au plus bas dans l'échelle religieuse et sociale.

Nous avons affaire à une naissance qui est passée inaperçue dans le temps et l'histoire des hommes. Et pourtant, à propos de cette naissance marquée par la banalité du lieu et des invités, **l'Évangéliste parle d'un signe : « Et Voici le signe qui vous est donné : vous trouverez un nouveau-né emmailloté »** dit aux bergers l'ange du Seigneur (Évangile : Luc 2,12). **Ce signe n'est pas juste une indication donnée aux bergers pour leur permettre de localiser Jésus**. Il est bien plus que cela : **il a un sens, une portée spirituelle, et va donner aux lecteurs que nous sommes une clé pour comprendre l'Évangile**.

Car le signe dont il est question n'est pas banal : **dans des circonstances peu adaptées à la naissance d'un enfant, Marie et Joseph ont utilisé des moyens de fortune pour installer l'enfant le mieux possible**. Le fait que le bébé soit emmailloté et couché dans une mangeoire a de quoi nous surprendre si nous considérons, selon l'Évangile, qu'il est le Messie attendu. **Une mangeoire, ce n'est pas un berceau dans le palais d'un prince, mais l'objet d'une rusticité grossière destiné au bétail qui appartient plus au monde des bergers qu'à celui des dignitaires**. Quoiqu'il en soit, c'était le seul endroit resté vide. **Une mangeoire a quelque chose de rigide, d'inconfortable. Sa fonction n'est pas d'accueillir un nouveau-né, mais de servir à l'alimentation du bétail**. L'imagination collective en a fait un objet de bois, mais il est plus probable qu'elle était en pierre ou en pisé.

Par son aspect rigide, cette mangeoire évoque, certes, la soumission de Jésus à notre condition humaine, y compris dans ses aspects les plus difficiles. De par sa fonction première, une mangeoire évoque aussi l'alimentation. Pour le croyant Jésus-Christ est la véritable nourriture spirituelle, une nourriture spirituelle dont nous retrouvons le symbole chaque fois que nous célébrons ensemble l'Eucharistie, comme nous allons encore le faire dans un instant. Car c'est sur la table de notre humanité qu'il prendra un jour le pain et dira à ses disciples : « *Ceci est mon corps, donné pour vous. Faites cela en mémoire de moi.* » (Luc 22,19) Cette mangeoire improbable vient souligner le fait que le Messie attendu va vivre une existence qui se caractérisera par une obéissance sans faille. D'ailleurs, le texte dit bien que l'enfant de Marie et de Joseph n'est pas pour eux, mais qu'il a été donné à l'humanité. S'adressant aux bergers, l'ange du Seigneur leur dit bien : « *Aujourd'hui dans la ville de David vous est né un sauveur qui est le Christ, le Seigneur.* » (Évangile : Luc 2,11).

Comme pour le récit de l'Annonciation que nous avons lu dimanche dernier, si nous savons lire entre les lignes, la banalité apparente de cette scène cache en fait un message des plus importants... C'est ce que souligne la gloire de Dieu qui entre en jeu. Et nous voyons que cette gloire ne repose pas sur l'Enfant nouveau-né, mais sur les bergers : ce sont eux qui sont enveloppés par sa lumière ! Cette gloire lumineuse symbolise le mystère de Dieu et son rayonnement. Dans la Bible, elle s'était manifestée à Israël à diverses reprises, dans le désert, puis dans le Temple de Jérusalem. Les paroles de la troupe céleste, qui trouvent sans doute leur origine dans une liturgie du 1^{er} siècle, montre l'amour inconditionnel de Dieu envers l'humanité : « *Gloire à Dieu au plus haut des cieux, et paix sur la terre aux hommes, qu'Il aime.* » (Évangile : Luc 2,14) La gloire de Dieu est indissociable de la grâce accordée à l'humanité. Par cette initiative d'amour et de miséricorde, la paix du cœur est le gage de la gloire divine.

Nous voyons que dans le récit de la Nativité, la banalité du quotidien et la gloire de Dieu s'entremêlent. En cela, le récit de Luc convient parfaitement pour Noël, qui est la fête de l'Incarnation, c'est-à-dire de la rencontre entre la divinité et l'humanité. Fêter Noël, c'est affirmer que cet Enfant nouveau-né est à la fois entièrement Dieu et entièrement homme. Par sa venue dans le monde, étant donné pour nous, le Fils de Dieu nous transforme : « *Car il s'est donné pour nous afin de nous racheter de toutes nos fautes, et de nous purifier pour faire de nous son peuple, un peuple ardent à faire le bien.* » (2^{ème} lecture : Tite 2,14). Par son incarnation, le Fils de Dieu s'est immergé dans notre humanité. Son baptême, par son immersion dans le Jourdain – qui signifie aussi notre propre baptême – sera l'expression de la liberté avec laquelle il se plonge au cœur de nos existences et les transforme.

Amen !

P. Bernard Brajat